

ELLE NOUS EGALISE

TRAIT

ELISEE MANDISI

ELLE NOUS EGALISE



EXTRAIT

©

kivuNyota pour la première édition, JUILLET 2025

Dépôt légal : JUILLET 2025

ISBN : 978-2-493397-57-7

Contact : +243991365213,

www.kivunyotaeditions.com

[Imprimé à Goma](#)

PROLOGUE – LA OU TOUT S'ARRETE... ET TOUT COMMENCE

Je ne saurais dire exactement quand j'ai cessé d'être un simple médecin pour devenir un témoin des derniers souffles. Peut-être est-ce ce matin-là, à l'aube, lorsque j'ai vu la poitrine d'un homme s'élever une dernière fois, avant de se figer dans un silence irrévocable. Ou peut-être est-ce plus tôt, bien avant les couloirs de l'hôpital MZT, lorsque j'étais encore ce jeune garçon assis dans une salle de classe poussiéreuse de l'École Primaire Katindo, rêvant, sans le savoir, de ce que signifiait sauver une vie.

Mon nom est Michel. Dr Michel, comme on m'appelle aujourd'hui. Mais avant les titres et les blousés blanches, il y a eu la fatigue, le doute, la faim parfois, et l'espoir souvent. J'ai grandi à Goma, une ville qui palpite entre montagnes et bruits sourds d'un avenir incertain. Mon parcours m'a mené de Katindo à l'Institut Mont Carmel, puis jusqu'aux bancs de l'Université de Goma. Et quand cela ne suffisait plus, j'ai traversé les océans pour apprendre en Inde ce que nos propres murs ne pouvaient m'enseigner : le détail, la précision, et la science au plus haut degré.

Mais à mon retour, la réalité m'attendait. La réalité congolaise. Celle où un diplôme ne suffit pas à ouvrir une porte, encore moins à s'asseoir à une table. J'ai erré de service en service, porteur de CV comme on porte une croix. Jusqu'au jour où mon oncle Janvier, un homme de réseaux et de mémoire, m'a tendu la main. Grâce à lui, je me suis retrouvé là où les battements de cœur s'arrêtent le plus souvent : aux soins intensifs de l'hôpital MZT.

C'est un lieu que peu de gens comprennent vraiment. Un espace à part, où la vie s'accroche à des machines, où les minutes ont un poids que nulle horloge ne peut mesurer. Ici, les murs retiennent des cris étouffés, des soupirs, des confessions. On ne vient pas à MZT pour espérer une routine. On y vient pour mourir... ou renaître.

Je n'y ai pas appris seulement la médecine. J'y ai appris l'humain. Et l'humain, dans ses derniers instants, ne ment jamais.

C'est ici, entre deux alarmes de moniteurs, que j'ai rencontré Patrick, influent mais désarmé face à ses regrets. Marie, courageuse mère célibataire, qui s'excusait de n'avoir pas vécu pour elle. Ou encore cet homme sans nom, riche hier, abandonné aujourd'hui, qui pleurait non sa fortune perdue, mais les regards qu'il n'avait plus. Même les étrangers, ces chercheurs allemands venus mourir loin de chez eux, partageaient le même aveu

silencieux : nous partons toujours trop tôt, et jamais totalement prêts.

Chacun m'a confié une dernière phrase, une dernière pensée, une dernière blessure. J'ai appris que nous mourons tous de la même manière. Sans distinction. Ce ne sont ni l'argent, ni la science, ni les titres qui apaisent l'âme dans ses derniers instants. Ce sont les regrets. Ou leur absence.

Alors j'ai décidé d'écrire.

Non pas pour raconter la mort, mais pour honorer ce qu'elle révèle. Pour porter les voix que l'on n'entend jamais. Pour que ceux qui vivent encore comprennent à temps ce que d'autres n'ont compris qu'à la fin.

Ce livre, ce sont leurs histoires. Et c'est un peu la mienne aussi.

LE CHEMIN DE LA LUMIERE

On ne choisit pas où l'on naît. Mais on peut choisir, parfois avec douleur, ce qu'on en fait.

Je suis né à Goma, dans une maison modeste où les murs laissaient passer les rires d'un quartier vivant, mais aussi les inquiétudes d'une époque instable. Mon père, homme discret mais droit, répétait souvent : *“Ce que tu mets dans ta tête, personne ne pourra te le voler.”* Ces mots sont restés gravés en moi, comme une prière silencieuse. Dès mon plus jeune âge, j'ai su que l'école ne serait pas un passage, mais un refuge, une arme, un escalier.

C'est à l'École Primaire Katindo que tout a commencé. J'y ai appris à lire, à écrire, à compter... mais j'y ai surtout découvert le goût de la connaissance. Les autres enfants couraient après les ballons ; moi, je courais après les réponses. Pourquoi les gens tombent malades ? Pourquoi certains meurent pendant que d'autres guérissent ? Pourquoi ce sang que l'on voit s'arrêter chez un voisin peut-il être sauvé chez un autre ? Déjà, dans mon petit cahier, je dessinais des cœurs et des poumons, sans bien comprendre leur fonctionnement, mais avec l'intuition que ces organes étaient au centre de quelque chose de fondamental : la vie.

À l'Institut Mont Carmel, pendant mes années secondaires, ma curiosité est devenue discipline. J'y ai découvert la rigueur scientifique, la logique mathématique, mais aussi l'importance de l'éthique, de la responsabilité. J'étais de ceux qu'on appelle les "élèves sérieux", ceux qui, même dans la lumière instable d'une bougie, poursuivent leur lecture après que le quartier soit tombé dans le noir. Les défis étaient nombreux : manque de moyens, grèves, parfois la faim. Mais rien ne pouvait éteindre le feu que j'avais en moi. Je savais ce que je voulais devenir. Un médecin. Pas pour le prestige – je n'en comprenais même pas le sens – mais pour être du côté de ceux qui combattent la mort.

L'Université de Goma – UNIGOM – m'a accueilli les bras chargés de livres et le cœur plein d'attentes. C'était là, dans les amphithéâtres surchauffés, que j'ai appris à écouter un corps sans qu'il ne parle. Anatomie, pathologie, pharmacologie... chaque discipline me rapprochait un peu plus de ce rêve lointain : comprendre le mystère de la vie, et, si possible, en prolonger le fil. Mais il me manquait encore quelque chose. Une précision. Une expertise. Un souffle nouveau.

C'est ce souffle que je suis allé chercher en Inde.

Traverser les frontières, pour moi, ce n'était pas un luxe. C'était une nécessité. Là-bas, dans les hôpitaux modernes de Delhi, j'ai découvert une

autre médecine : celle des grands moyens, des protocoles rigoureux, des opérations complexes. Mais plus que tout, j'y ai découvert l'humilité. Car même dans les salles les mieux équipées, la vie restait fragile, capricieuse, imprévisible.

Quand je suis revenu à Goma, je n'étais plus seulement un fils de Katindo. J'étais devenu un médecin. Un homme qui savait désormais que la science ne suffit pas si elle n'est pas portée par l'écoute, l'humanité, et parfois... le silence.

Ce parcours – de l'enfance aux couloirs d'UNIGOM, des lampes à pétrole de Goma aux néons stériles de Delhi – ne fut pas une ligne droite. Il fut sinueux, parsemé de doutes, mais guidé par une seule boussole : sauver des vies.

Et pourtant, ce n'était que le début. Car apprendre à soigner, c'est une chose. Affronter la mort chaque jour, en face, sans fuir, en est une autre.

La théorie, c'est l'espoir. La pratique, c'est l'épreuve.

Quand je suis rentré d'Inde, diplôme en poche et tête pleine de savoirs, je croyais que les portes s'ouvriraient d'elles-mêmes. Mais très vite, j'ai compris que le diplôme seul ne suffisait pas. À Goma, comme partout au Congo, le marché de l'emploi est un champ de bataille silencieux. Les

postes sont rares, les recommandations nombreuses, et les jeunes médecins attendent des mois, parfois des années, avant de poser un stéthoscope sur une poitrine.

J'étais sur le point de perdre espoir lorsque mon oncle Janvier est intervenu. Grâce à ses relations, j'ai obtenu un entretien à l'Hôpital MZT, un centre hospitalier qui portait le nom de son fondateur – un homme visionnaire que je ne connaissais que de réputation. Le jour où l'on m'a remis la blouse blanche marquée « soins intensifs », je n'ai pas su si je devais me réjouir ou trembler.

Les soins intensifs... Ces deux mots résonnaient en moi comme un avertissement. Il ne s'agissait plus de stages encadrés ou d'observations passives. Non. Ici, chaque seconde comptait. Chaque geste pouvait sauver une vie – ou précipiter sa fin.

Je me souviens de ma première nuit de garde. La lumière blafarde des néons, le bip incessant des moniteurs cardiaques, l'odeur mêlée de désinfectant et de sang... C'était une autre réalité. Brutale. Sans filtre. Là où les familles pleurent derrière les vitres, impuissantes, et où les médecins, eux, doivent rester debout, lucides, rapides, quand bien même leur cœur vacille.

On ne sort jamais indemne d'un service de soins intensifs. Chaque patient que l'on perd laisse une

empreinte. Une voix. Un visage. Parfois, ce sont leurs derniers mots que je recueille. Des murmures de regrets, des aveux précipités, des prières murmurées à des dieux oubliés. D'autres fois, ce sont des silences lourds qui disent tout. En me tenant au chevet de ces patients, j'ai appris une autre médecine : celle de l'âme. Celle qu'aucune université n'enseigne.

Mais j'ai tenu bon. Je me suis accroché à mon serment, à mon humanité. Avec le temps, j'ai apprivoisé les machines, maîtrisé les urgences, calmé mon souffle quand les alarmes se déclenchaient. Et surtout, j'ai appris à écouter. Écouter les corps, mais aussi les récits de ceux qui, sentant leur fin proche, livrent enfin leur vérité.

Car c'est bien cela, la particularité des soins intensifs : au seuil de la mort, les êtres humains tombent les masques. Il ne reste plus ni statut, ni richesse, ni mensonge. Il ne reste que la vie nue. Et souvent, un immense regret.

C'est là, dans cette salle de réanimation aux murs froids, que j'ai entendu les histoires les plus vraies, les plus humaines, les plus déchirantes. Des récits offerts à la dernière seconde, parfois entre deux halètements, parfois dans une clarté troublante, comme si le passage imminent vers l'inconnu leur donnait une lucidité nouvelle.

Je n'ai rien oublié.

Il y a eu Patrick, l'homme influent, brisé par le regard de ses enfants. Il y a eu Marie, la mère célibataire rongée par les douleurs d'une vie sans repos. Il y a eu ce vieillard sans abri, autrefois riche, qui m'a regardé droit dans les yeux avant de dire : « *Je pensais que j'avais le temps.* » Et il y a eu tant d'autres...

Chacun de ces récits m'a marqué. Chacun d'eux est devenu un fragment de mémoire que je veux aujourd'hui transmettre. Pas pour émouvoir, mais pour éveiller. Car dans les derniers mots des mourants se cache peut-être la plus grande leçon de vie.

Et maintenant, il est temps de vous les raconter.

L'HISTOIRE DE PATRICK

Dans la salle tamisée des soins intensifs, où le silence n'est jamais complet à cause du bip des moniteurs et du souffle constant des respirateurs mécaniques, le temps semble suspendu. J'y ai passé des années, et pourtant, je n'ai jamais vraiment réussi à m'habituer à cette atmosphère flottante, à mi-chemin entre le battement d'un cœur et le dernier soupir. L'odeur des antiseptiques y côtoie les larmes discrètes, les soupirs résignés, les regards perdus.

C'est là que j'ai appris à écouter autrement. Non plus pour diagnostiquer, ni pour corriger. Mais pour entendre l'indicible. Pour accueillir ce que la vie ne dit qu'à l'approche de sa fin.

Chaque lit est devenu pour moi un théâtre de l'intime. Les corps, affaiblis, parlaient peu. Mais les mains tremblantes, les regards chargés et les paroles murmurées dans l'épuisement disaient plus que tous les livres que j'avais lus. C'est ainsi, presque à mon insu, qu'a commencé ma seconde vocation : **être le confident des âmes à l'aube de leur départ.**

Un mardi pluvieux de mars, alors que je terminais une garde de trente-six heures, l'infirmière principale est venue me chercher en urgence.

EXTRAIT